

L'ÉCHO

DU

Cabinet de Lecture Paroissial.

Vol III

Montréal, (Bas-Canada) 7 Septembre 1861

No. 35.

SOMMAIRE.—Chronique.—Etude sur le Maréchal de Saint-Arnaud, par M. J. Royal (suite et fin).—Premier sermon de Fénelon, alors âgé de 15 ans, ou l'histoire du petit Pierre.—Buffon et son valet de chambre. Bibliographie: Journal d'un voyage en France, par Th. Wil. Alliez.

CHRONIQUE.

SOMMAIRE.—Etat de crise de l'Europe et des Etats-Unis.—Progrès de l'Union dans notre pays.—Colonisation.—Maisons d'Education.—Mgr. Bédimi.—Retraites pastorales.—A propos d'une lettre et d'une pièce de vers.

Les nouvelles que nous recevons d'Europe sont de plus en plus alarmantes. La Révolution y gagne tous les jours du terrain. En Italie, le nouveau royaume est impuissant à la maîtriser. En Autriche, malgré tous les efforts du jeune Empereur, elle menace la dynastie des Hapsbourg, d'une ruine inévitable. La Russie n'est pas moins agitée. Les canons sont toujours braqués dans les rues de Varsovie. Au sein même de l'empire, un murmure sourd se fait entendre et annonce des convulsions prochaines.

Tout près de nous, la guerre fratricide qui s'est élevée entre le Nord et le Sud, continue à porter ses tristes fruits, en repandant au loin la désolation et la ruine. Partout dans le pays, mais principalement dans les grands centres, la misère est à son comble. Le tableau qu'offre New-York, est navrant. Des familles entières affamées et en haillons errent au hasard, dans les rues de la ville impériale, implorant la compassion des passants. Sur toute l'étendue de ce vaste territoire que foulent trente millions d'individus, le commerce est interrompu; les usines sont fermées, et des milliers d'ouvriers se trouvent sur le pavé, sans ouvrage et sans pain. A quelles terribles extrémités la faim et le manque de travail ne porteront-elles pas ces masses désœuvrées, pour peu que cette situation se prolonge? Encore ne sont-ce là, si affreux qu'ils soient, que les moindres maux de cette guerre malheureuse.

L'immoralité mettant à profit ces heures fatales, lève un front audacieux et s'étend de plus en plus. L'autorité se relâche et semble avoir disparu. Des animosités dignes des plus mauvais jours, s'exercent partout impunément, sans que le pouvoir songe à les arrêter. Le voudrait-il que peut-être il ne le pourrait pas, tant il

est vrai qu'il est bien plus facile d'ouvrir la porte aux mauvaises passions, que de la fermer.

En face de ces événements si propres à contrister les cœurs honnêtes, le Canada nous offre, en ce moment, le spectacle le plus consolant. De toutes parts le patriotisme se réveille. Comme si on avait un vague pressentiment du danger, chacun travaille à resserrer les liens qui unissent ceux qu'une commune origine a fait frères.

C'est de grand cœur que nous applaudissons à ce mouvement qu'on ne saurait jamais trop encourager; car la discorde qui a causé la ruine de tant de nationalités, pourrait bien faire disparaître la nôtre. Mais l'Union nous sauvera. Que chacun donc oublie ses ressentiments particuliers, pour faire cause commune avec ce peuple énergique, qui a déjà traversé tant de phases diverses, toujours attaqué, mais jamais vaincu.

La cause de la Colonisation qui est comme le motif et le signal du ralliement devient, chaque jour, plus populaire. La Presse entière n'a qu'une même voix pour la défendre. Nos plus vives sympathies sont acquises à ses courageux défenseurs, et nous pensons avec eux que la Colonisation est, pour la nationalité canadienne, une question de *vie* ou de *mort*.

Tandis qu'on s'occupe ainsi du bien-être et de l'avenir matériel du pays, on met tout en œuvre pour élever le niveau de l'intelligence publique; et les progrès du mouvement intellectuel sont aussi rapides que satisfaisants. Des collèges, des pensionnats s'élèvent de toutes parts, pour recevoir notre belle et nombreuse jeunesse. Nous faisons des vœux pour la prospérité de ces établissements, qui deviendront, pour ainsi dire une pépinière des meilleurs citoyens, et d'excellentes mères de familles.

Déjà la haute réputation, si justement méritée, de l'Université-Laval, a franchi les bornes de notre pays. Le collège de Ste. Anne, par la vigoureuse éducation qui s'y donne, est en état de rivaliser avec les autres Institutions du même genre, sur ce Continent. Les collèges de Québec et de Montréal sont connus au loin. Ceux de Nicolet, de St. Hyacinthe, de Ste. Thérèse, de l'Assomption, etc., ne font pas moins d'honneur au pays.

Pour les jeunes personnes, nous avons les couvents des Ursulines, des sœurs de la Congrégation, des Dames

du Sacré-Cœur qui, avec ceux des sœurs des SS. Noms de Jésus et Marie, des sœurs du Bon Pasteur, de la Providence, des sœurs Grises, de Ste. Croix, de Ste. Anne, de la Présentation, ne laissent rien à désirer.

Toutes ces maisons d'Éducation viennent de se rouvrir. Nous suivrons, avec plus d'intérêt que jamais, les progrès de ces élèves qui sont l'espoir de la patrie.

Nos lecteurs apprendront sans doute avec plaisir, que Mgr. Bédini doit être élevé au Cardinalat, dans le prochain consistoire.

La Retraite pastorale a eu lieu au Grand-Séminaire de la Montagne: c'est le R. P. Aubert, supérieur des PP. Oblats, qui en a prêché les saints exercices. Plus de cent prêtres y ont pris part, et ont pu ainsi se retremper, sous les yeux de leur digne Evêque, dans la ferveur qui convient à leur sublime vocation. Le jour de la clôture, Monseigneur a fait la consécration de la chapelle de la Providence, qui vient d'être agrandie et parfaitement restaurée par la munificence de l'honorable famille Olivier Berthelet, dont tout le monde connaît et admire le dévouement, pour la prospérité des communautés de notre ville.

La Retraite pastorale de Québec a été prêchée par le R. P. Conilleau de la Compagnie de Jésus.

A propos de la rentrée des classes que nous annonçons plus haut, nous avons reçu la lettre suivante, accompagnée d'une charmante pièce de vers, sur l'aumône.

A MM. les Rédacteurs de l'Echo.

Messieurs,

Permettez-moi de vous faire une petite offrande. Pendant les vacances, pour utiliser mes loisirs, je lisais un excellent Recueil. Parmi les histoires attachantes qu'il contenait, je rencontrais çà et là de jolies pièces de vers, des compositions en prose, qui dans certains collèges avaient mérité le prix au concours. Je les lisais, vous le devinez bien, sans en passer une ligne. Ces pages m'ont fait si bien! Elles me rappelaient le collège.

Mais en les lisant, il me vint une réflexion. Pourquoi, me disais-je, l'Echo, qui est l'ami des Maisons d'Éducation ne reproduit-il pas aussi ces essais que nous faisons chaque année, et qui nous coûtent tant d'efforts? Est-ce que nos petits travaux dépareraient ce charmant Recueil? Nous aurions tant de plaisir à revoir, dans un âge plus avancé, ces premiers essais littéraires. Messieurs, si c'était possible, une petite place donc, dans les colonnes de votre estimable journal: si ce n'est pas possible, regardez ma demande comme non avenue.

UN COLLEGIEN.

L'AUMÔNE.

Le pauvre a froid et faim; voyez son indigence:
Du pain, un peu de feu, calmeront sa souffrance!
O vous, que la fortune a comblés de faveurs,
Venez à son secours, soulagez ses douleurs!
La richesse est un bien que le Ciel vous confie,
Cependant de vos dons, sur le livre de vie,
Dieu saura tenir compte; avec usure, il rend
Le bien, fait en son nom. Lui, de qui tout dépend,
Lui, qui par sa puissance enrichit la nature,
Se montre-t-il avare envers sa créature?
Il commande au soleil de régler les saisons:
Le soleil obéit, et dore nos moissons.
Il ordonne à sa voix, la terre se féconde,
Et vient ouvrir son sein, pour en nourrir le monde.

Enfants d'un si bon père, Ah! soyez généreux:
Ici bas, la vertu nous rapproche des cieux.
De vos frères souffrants ranimez le courage;
Au timide orphelin montrez un doux visage;
Que l'écho de sa plainte arrive à votre cœur.
Donnez et consolez, cela porte bonheur.
Dans son humble prière, exaltant vos louanges,
Il portera vos vœux aux pieds des saints archanges.
Quelle félicité de s'entendre bénir!
Le pauvre, à votre aspect, dit: mes maux vont finir.
Il porte moins envie à vos fêtes pompeuses,
Et ses peines dès lors lui semblent moins affreuses.
Le malheur rend injuste, et le pauvre est jaloux;
Son cœur pourra changer avec un sort plus doux;
Et de l'éternité quand viendra le voyage,
Il sera votre guide au céleste rivage.

C'est avec bonheur que nous recevons l'offrande qui nous est faite, par un jeune homme studieux et ami de son pays.

Nous désirons que son exemple soit souvent imité. Nous ferons toujours un devoir et un plaisir d'encourager nos jeunes compositeurs, en donnant à leurs essais une place honorable dans nos colonnes.

Étude sur le Maréchal de Saint-Arnaud.

par M. JOS. ROYAL, président du Cercle Littéraire,
séance du 9 décembre 1857.

(Suite et Fin.)

Messieurs,

Le Maréchal Bugeaud, le père Bugeaud comme l'appelaient les soldats, est une des plus belles et des plus pures gloires de la France d'aujourd'hui. C'est lui qui a vraiment conquis l'Algérie à la France. Grande âme et grand cœur, il sut deviner les siens, pour l'œuvre qu'il entreprenait, et un de ceux-là fut notre héros.

« Le Maréchal Bugeaud, écrivait-il, est vraiment un homme indéfinissable, s'occupant de tout, et bien, avec feu, avec esprit, surtout avec un bon sens remarquable. . . . C'est l'homme organisé pour tout, et taillé dans un bloc de granit. »

Les mêmes circonstances rapprochèrent, comme on sait, Saint-Arnaud du brave général Cavaignac; voici comment en deux mots il le peint à son frère: « Cavaignac, dit-il, est un homme droit et consciencieux, mais très-susceptible et très-impressionnable. » Ceux qui ont étudié le rôle qu'a joué Cavaignac savent si, en effet, cet homme n'a pas subi le sort des caractères susceptibles et impressionnables.

La plume de notre Soldat Africain est souvent une arme, dont il se sert pour infliger une critique maligne, à l'époque où il vit. Décrivant à son frère le triste aspect de la ville d'Oran, il lui dit: « Une seule chose rend originale la ville d'Oran. . . . La rue principale s'appelle Napoléon à sa naissance, et Philippe à sa fin; probablement, ajoute-t-il, parcequ'elle descend toujours. »

Le Maréchal de Saint-Arnaud n'aime pas la Presse; il voit tout le mal qu'elle fait aux armées d'Afrique; il est témoin de la crainte puérile qu'en ressent le Maréchal Bugeaud, lui qui a défait Abd-el-Kader, et il est indigné. Il fut un temps en effet où

la gazette en France dominait tout : rois, princes, députés, génies, citoyens et soldats : malheur à ses victimes ! Voici la réflexion amère que faisait le Maréchal de Saint-Arnaud, après le fameux combat de Constantine : "Ceux qui, tranquillement assis sur leur banquette rembourrée, les pieds chauds et l'estomac plein, vont décider par caprice, ou par passion, si l'on gardera ou non cette conquête, ne se doutent guère de ce qu'elle nous a coûté." Dans une autre occasion, il écrivait : "Me voilà donc *pâturer à presse*, c'est le mauvais côté de mon affaire, si belle d'ailleurs."

Mais arrivons à la seconde partie de cette étude.

II

La vie, comme les lettres du Maréchal de Saint-Arnaud, se partage en deux périodes bien distinctes ; l'une toute de travail, de persévérance et d'obscurité, celle où il fait son chemin et se crée un avenir ; l'autre toute de grandeur, d'éclat et de magnificence, celle où son génie, sa volonté, apparaissent dans leur action la plus large et la plus brillante. Tout à l'heure nous apercevions l'homme, dans sa lutte contre la mauvaise fortune, contre le temps et contre les mille obstacles, qui s'opposent à la réalisation de ses vœux ; nous avions alors à juger l'homme intime, et pour cela, nous n'avions qu'à regarder. Maintenant c'est tout autre chose.

Une fois qu'il est parvenu au commandement, aux honneurs, aux premières charges de l'Etat, il se fait une espèce de transformation dans le véritable grand-homme. Son âme se révèle subitement à elle-même ; son esprit s'élève avec les objets et toute son intelligence rayonne de feux jusqu'alors ignorés. Le pouvoir, la responsabilité effrayante qu'il assume, rien ne le surprend, rien ne l'étonne ; il semble que c'est chose familière pour lui de gouverner ses semblables. Toutes ses facultés ont grandi d'une manière à la fois prompt et naturelle ; il envisage la société et ses milliers de ramifications d'un œil sûr et perçant, il n'est nullement troublé par la nouveauté et le grandiose du spectacle ; tant il est vrai que plus vous élevez le génie, plus il s'approche des régions sublimes, et communique avec la Divinité !

Le Maréchal de Saint-Arnaud, élevé aux grades supérieurs de l'armée et de l'Etat, paraît plus beau que jamais. Dès les premiers jours de ses fonctions, vous diriez un homme rompu aux difficultés de la politique par de longues années d'étude et d'expérience. Loin de le gonfler, sa position le rend plus réfléchi, plus sérieux, parfois même triste ; car nulle part l'humanité n'apparaît aussi faible et aussi pauvre, que du sommet des grandeurs.

Pour apprécier dignement une grande action, pour admirer de plus près le magnifique spectacle du triomphe de l'intelligence et de la volonté humaine, il faut connaître les obstacles, mesurer leur force et leur puissance, et se faire une idée réelle de leur grandeur, comme de la faiblesse des moyens de celui qui va les surmonter. Qu'était donc l'Algérie, au moment où le Maréchal Bugeaud, dont Saint-Arnaud était l'élève, apparaissait sur ce théâtre ?

"Après dix ans d'efforts, l'œuvre de la conquête de l'Algérie, dit un Contemporain, (1) semblait moins avancée qu'aux premiers jours. Les Arabes étaient organisés et, jusqu'à un certain point, vainqueurs. Nous avions mal gouverné, mal administré, mal guerroyé. Point de Colonisation."

C'était avec cela qu'il fallait créer une colonie ; c'était à une telle œuvre que s'était voué le Maréchal Bugeaud ; c'était à son accomplissement que devait s'illustrer le futur Maréchal de Saint-Arnaud. La Providence les favorisa l'un et l'autre.

En lisant l'histoire de la conquête de l'Algérie par les Français, deux choses frappent : le suprême esprit militaire de leurs soldats et l'inhabileté de leur gouvernement à coloniser. Les lettres du Maréchal de Saint-Arnaud nous offrent le type du soldat français. Rien de brave, rien d'entraînant, rien d'impétueux comme lui sur le champ de bataille ; rien de gai, et de plus belle humeur que lui aux feux du bivouac. Mais ce n'est pas tout de savoir vaincre et conquérir, il faut encore savoir garder le prix de ses victoires. Or, un pays ne se forme qu'à la condition essentielle que ses pre-

miers habitants soient cultivateurs. C'est pour n'avoir pas compris plus tôt cet axiome de l'histoire, que la France a été si longtemps à conquérir l'Algérie.

Elle y jetait ses armées et ses meilleurs officiers ; elle y déportait la lie de sa population ; elle y envoyait des nuées de trafiquants ; elle y ouvrait de larges portes à l'exploitation industrielle et agricole ; tout se mêlait, tout se renouait ; mais en fin de compte, tout se réduisait à rien ou à peu de chose près. De Colonisation réelle, pas la moindre apparence. Cependant, cet ordre de choses eut un terme ; et chose frappante, à mesure que la terre se défrichait, les Arabes perdaient de plus en plus du terrain. Un pays se formait, et l'homme nomade devait céder la place à l'homme cultivateur.

Semer et bâtir ; telle est la devise que prend le Maréchal de Saint-Arnaud en acceptant du père Bugeaud le commandement supérieur de la subdivision d'Orléansville ; aussi, voyez comme tout renaît, comme tout s'anime, comme tout bourdonne sous son action. A peine installé dans sa ville, il écrit à son frère "que c'est un désert ;" un mois plus tard, il lui mande ce qui suit :

"Il faudra donner bien des coups de pioche et de truelle, et planter bien des arbres, tracer des routes et creuser des canaux ; mais nous arriverons, tout se fera. Il y a à peine un mois que je suis ici et j'ai fait labourer et semer d'orge, par mon régiment seul, cinquante hectares de terre. Mille bras travaillent à faire une route. Elle ne sera pas achevée dans un an, et déjà j'ai dans ma tête, le projet de deux routes nouvelles et l'établissement de trois villages. L'avenir de ce pays est immense, mais l'or qu'il engloutira est incalculable. Nous vivons sur une ville romaine, et nos tuniques mesquines flottent au même vent qui agite ces amples tuniques et ces togas romaines si nobles. Je fais niveler ma grande rue, et en fouillant la terre nous avons trouvé des pierres superbes, des colonnes en marbre, des tombeaux bien conservés et leurs ornements composites, et l'urne classique pleine de petite monnaie de cuivre, *as* ou *deniers*. La ville ancienne dort sous nos pieds. Pour faire des fouilles sérieuses, il faudrait du temps et de l'argent ; mais nous n'en avons que pour les travaux de première et urgente nécessité. Avant d'exhumer les morts et les ruines, il faut abriter et conserver les vivants. Il y a une mosaïque admirable qui servirait d'enseigne au tombeau de saint Réparatus. Je veux faire bâtir l'Eglise chrétienne au dessus. Une voûte bien faite la conservera visible dans toute sa beauté, et le temple du Dieu s'élèvera là où il était, il y a quatorze siècles."

Il avait raison ! Entre la forteresse où veille la sentinelle et la cabane où repose le laboureur, il est un édifice qui doit avoir sa place, c'est l'Eglise. Le prêtre, le laboureur et le soldat, ne sont-ce pas là, en effet, les éléments d'une nation comme d'un peuple ?

Il y a deux choses pour lesquelles le Maréchal de Saint-Arnaud manifeste l'horreur la plus profonde ; ce sont la *Presse* et la *Révolution*.

"Eh bien, frère, écrivait-il d'Orléansville, le 26 juillet 1845, que dis-tu de notre bonne Presse française ? J'aurais fait et je ferais ce qu'a fait Pélissier, et je suis peut-être appelé à me trouver dans huit jours dans une position identique, et si je fais le siège des cavernes des Shéhas, j'agirai en militaire, et je ferai essayer à l'ennemi le plus de pertes possibles pour m'en épargner à moi-même. *Mes soldats avant tout*."

"Aurait-on préféré lire dans l'*Albhar* : La colonne Pélissier a eu deux cents hommes de tués devant les grottes des Ouled-Riali, et toute la population a pu s'échapper avec ses armes ?

"Il n'y a qu'un cri dans l'armée d'Afrique. Cet excellent Maréchal qu'on abuse d'ennuis, toutes ces injures ne lui vont pas à la semelle, mais il a le tort d'y être sensible."

"Quand à moi, je suis aussi dégoûté qu'indigné. Comment ! nous sommes en Afrique à ruiner notre sante, exposer nos jours, travailler à la gloire du pays, et le premier venu pourra nous insulter, calomnier nos intentions, nous prêter des sentiments coupables qui ne sont pas de notre siècle ! Arrière, insultants publics ! Venez si vous l'osez, voir de près ceux que vous calomniez, vous n'en regarderiez pas un en face, et le jour du combat vous resteriez cent pas derrière eux. . . .

(1) Voir : *Les Français en Algérie*, par L. Veuillot, page 300.

“ Ne parlons plus politique, cela fait trop de mal par la chaleur qui nous accable.”

“ Les journaux, écrit-il le 29 novembre 1845, continuent à être absurdes et à attaquer notre Maréchal. C'est qu'il ne travaille pas, comme tant d'autres, pour les journaux et pour l'opinion, mais pour le pays.

“ Je n'ai pas reçu une lettre de France. Ingrate patrie ! Je voudrais pourtant bien la revoir !”

Le 15 février 1847, il écrivait : “ Je m'occupe peu de politique, parcequ'elle n'est pas selon mes idées. Tous ces hommes d'Etat sont trop profonds et trop prudents pour moi. Si j'avais un duel sérieux, je ne les appellerais pas pour me servir de témoins. L'affaire s'arrangerait, mais l'honneur ne s'en arrangerait pas. Quant à vos émeutes, aux malheureux et aux scélérats qui pillent et tuent, brûlent et détruisent, pour avoir du pain, ou autre chose, rien de plus triste ; et si ma mauvaise étoile m'amenait à la tête d'un régiment ou d'une force quelconque, en temps de révolution, on se souviendrait de moi.

“ Voilà où nous conduisent tous vos mauvais journaux et tous les écrivassiers de bas étage. C'est toute cette race qui vicie le goût de l'époque, et imprime à notre siècle un cachet indélébile de mauvais goût et de fausses idées.

“ C'est une plaie terrible que tous ces littérateurs et journalistes, partis de rien, ne tenant à rien, mais se tenant entre eux ; qui se louent, s'admirent, s'encensent, se poussent, se coalisent, forment l'opinion, s'en emparent, font et défont les réputations, tuent les honnêtes gens, élèvent les fripons sur leur pavés et deviennent des puissances dont on subit l'influence en rougissant.

“ C'est une véritable plaie, te dis-je, et elle augmente tous les jours. Je me révolte contre tous ces intrigants, ces Robert-Macaires qui veulent imposer et s'imposer à tout prix, et qui n'ont pas dans la place vide du cœur qui leur manque, un sentiment généreux.

“ J'ai défendu dans ma subdivision, qu'on eût aucun rapport avec les journaux, et je veux qu'on ne leur envoie rien, ni notes, ni renseignements. Dans quel siècle vivons-nous, mon Dieu ! Quels hommes ! Quels travers ! Quels ridicules ! Quels vices ! J'aimerais à voyager le reste de mes jours sans jamais ouvrir un journal. Pour conserver quelque estime pour les hommes, il ne faut les étudier que dans les monuments de pierre ou de marbre qu'ils ont laissés derrière eux.

Voici sa profession de foi à l'endroit de la Révolution.

Orléansville, le 15 octobre 1847.

“ Je lis, frère, les *Girondins* de Lamartine, et en méditant sur ces hommes, sur ces fautes, sur ces crimes, je fais de tristes réflexions ; mais le sentiment qui domine chez moi, c'est la haine des révolutions. Girondins, jacobins, cordeliers et autres, hommes de talent, de génie, ou niais politiques et fanatiques ridicules, ne m'inspirent que du dégoût : les uns poussant au mal, les autres n'ayant pas la force de l'arrêter, tous ne voyant que leur intérêt ou leur ambition. De tous ces noms-là, il n'y en a qu'un que j'exécute sans l'estimer, parce qu'au milieu de ses intrigues vénales il y avait de l'intrépidité, des éclairs de génie et du patriotisme, c'est Dumouriez. Malgré la faiblesse de ses lieutenants, il a sauvé la France dans l'Argonne....

“ Si j'avais commandé au château le 10 août, le Roi ne serait pas parti, et nous aurions battu les faubourgs ou nous serions tous morts. C'eût été pour la Monarchie Française un plus noble tombeau que le Temple et l'échafaud.”

Nommé un mois plus tard Maréchal-de-Camp et Commandeur de la Légion d'Honneur, de Saint Arnaud vint à Paris, se trouva aux *jours de Février* 1848 où un Roi malheureux céda la place à une jeune République ; il prit activement le parti de l'ordre. Devenu un embarras, sinon un obstacle, pour les idées libérales du jour, on le nomma au plus tôt au commandement supérieur des subdivisions Mostaganem et d'Alger ; sur ces entrefaites, il se remarqua et accompagné de sa nouvelle épouse, repassa en Afrique le 29 Avril 1848. Voici ce qu'il écrivait à propos de sa nomination à ce poste important.

“ Blidah, le 14 septembre 1848

“ Je ne me fais pas illusion, frère, sur ma position. Je sais que je suis noté comme hostile d'opinion, du moins à la République. Je la souffre ; c'est vrai, je ne l'aime pas. J'aime mon pays et je le sers en homme loyal. On utilise mes services, ma spécialité africaine, ce que je veux, mais on me tient éloigné et l'on n'est porté pour moi d'aucune bonne volonté. Qu'ai-je à dire ? Je ne suis général de brigade que depuis un an et je n'appartiens à aucune coterie.”

“ D'ailleurs, frère, en ce temps, l'homme sage et droit attend les événements avec calme, prêt à y faire face toujours, à les dominer s'il le peut. Rien de ce qui est aujourd'hui ne sera probablement dans trois mois, dans six mois, dans un an, le temps n'y fait rien. Mais il est impossible, pour cela même, de saisir un élément de durée et de ne pas voir une fin quelle qu'elle soit. Les révolutions, et nous y pataugeons toujours, usent vite les hommes. Où est Lamartine ! Où sera bientôt Cavaignac, et ceux qui lui succéderont dans cette route de l'oubli. J'en serai fâché pour Cavaignac, cœur chaud et noble auquel je ne reconnais qu'un défaut, celui d'être un des petits du *National* ; et le *National*, comme Saturne, dévorera tous ses enfants, et sera devoré lui-même quand l'équilibre de la raison et de l'ordre aura mis chacun à sa place.”

“ Le futur vainqueur de l'Alma fut un de ceux qui devina par instinct le sort que la Providence réservait à sa patrie. La France, écrivait-il, ne va pas à la République ; la France la repousse. Après nos désordres et nos folies, il nous faut une main de fer pour gouverner. Un passage par le despotisme absolu pourra seul nous ramener à un gouvernement constitutionnel et sage.”

Peut-on s'étonner après cela que le Maréchal de Saint-Arnaud fut le bras droit du sauveur de la France, comme il fut plus tard son épée ?

C'est alors que l'ex-colonel des zouaves est nommé au Commandement supérieur de Constantine, qu'il administre pendant 18 mois, et où il frappe le coup décisif qui devait pacifier pour toujours l'Algérie, l'expédition de Kabylie.

Tant de mérites, tant de hautes vertus administratives et de génie, n'avaient pu passer sans que l'œil perçant de Louis-Napoléon ne les aperçût et ne cherchât aussitôt à se les attacher. Professant la même horreur pour ce souffle révolutionnaire qui renverse tout, et salit tout sur son passage, ayant les mêmes idées d'ordre, brûlant du même patriotisme, pour une patrie que l'anarchie se disputait ; ces deux hommes se rencontrèrent vite ; dès lors, leur fortune devint inséparable.

Appelé au portefeuille de Ministère de la Guerre, avant le coup d'état du 2 décembre 1851, le Maréchal fut éprouvé cruellement par la perte de son fils aîné, qui l'aimait avec passion. Six semaines après mourait sa mère. Dieu, par ces tribulations, semblait le purifier peu-à-peu pour rapprocher de lui cet homme, et le préparer à la grâce de la conversion qui l'attendait.

On en était alors aux grandes agitations de la politique française ; l'Europe avait les yeux sur la France que passionnait alors Napoléon III dans son fameux voyage. Le Maréchal de Saint-Arnaud accompagnait le futur empereur. Un jour à Hyères, il tombe malade. Au milieu des pensées que faisait naître le loisir dans son esprit, une le frappa plus que les autres. Ecoutez-le lui-même.

“ Hyères, 22 mars 1853. Cher frère, le conseiller d'Etat (M. Leroy de Saint-Arnaud) vient de partir pour Toulon, tranquille, autant qu'il était arrive inquiet et bouleversé. Il a vu les progrès d'un vilain mal arrêté, la santé revenue comme par enchantement avec les forces qui augmentent chaque jour. Il se passait chez moi quelque chose d'extraordinaire. Le corps, l'esprit, tout était malade, et cet état avait occasionné un grand désordre qui avait attaqué le principe de la vie. *Je me suis réfugié dans la méditation, de la méditation dans la prière. J'ai deviné mon âme vers Dieu, et le calme de la méditation est rentré dans mon cœur.*

“ J'ai trouvé dans le curé d'Hyères un prêtre comme je les comprends et les aime. Nous avons eu de longues conférences, et dimanche, je communierai comme un vrai chrétien. Cette conversion t'étonnera peut-être, et tu verras en moi une grande transformation. La prière est un excellent médecin, rappelle-toi cela

dans l'occasion. Tu feras lire cette lettre à ma gracieuse sœur, son âme élevée me comprendra."

Le 27 du même mois, il écrivait encore d'Hyères à son frère. " Dans la nuit d'hier, j'ai eu une crise bien douloureuse. Une névralgie s'est promené dans mes bras, dans mes reins, s'est fixé au milieu de ma poitrine. Quelles atroces douleurs! Pas une seconde de repos ni de calme, bains sulfureux, ventouses; la douleur a cédé. Elle m'a permis de respirer, j'étouffais.

" Ce matin, M. le curé d'Hyères est venu me dire la messe dans mon salon. La Maréchale et moi nous avons communiqué. C'était une cérémonie digne et simple qui élevait l'âme vers la prière. J'en étais emu et j'en ai retiré autant de calme que de satisfaction. Donne ces détails à mon frère et à ma fille."

Le 30 mars il écrivait de Marseille.

" Cher frère, la partie religieuse de ta lettre m'a fort touché. Chez les hommes de cœur, chez les hommes de bien, Dieu finit toujours par parler, parce que sa voix est la seule consolation. Une fois cette voix entendue, on ne prête plus l'oreille à autre chose. J'ai été tout naturellement conduit à Dieu par la voie ordinaire que parcourt la faiblesse humaine: la douleur, la méditation, la prière.

" Dieu ne m'a pas repoussé, et tu peux être sûr que je ne ferai plus un pas en arrière. A la fougue, à l'irritation qui me dominaient, ont succédé le calme et une gravité peut-être trop sérieuse, mais qui tient encore à ma maladie. J'ai tant souffert! J'espère retrouver bientôt une douce gaieté, mais je ne me dissimule pas que toutes idées sont graves et sérieuses. Je lis beaucoup l'*Imitation de Jésus-Christ*, et cet admirable livre, qui me pénètre d'admiration, m'inspire aussi une défiance pénible de mes forces. Dieu me donnera-t-il assez de puissance de volonté, assez de persévérance pour rester dans cette noble vie qu'il me montre! C'est ce que je lui demande tous les jours avec ferveur."

C'est de ce moment que date la période la plus illustre, la plus belle et la plus héroïque de la vie du Maréchal de Saint-Arnaud.

Quelques mois plus tard, les difficultés d'Orient devenaient plus graves, et la guerre, après avoir été longtemps imminente, avait fini par éclater. Le maréchal de Saint-Arnaud avait le commandement des armées françaises.

Qui de vous, Messieurs, ne connaît jusqu'aux moindres épisodes du drame émouvant de la Guerre d'Orient? Jeter à six cents lieues du pays, la France soixante mille hommes, l'Angleterre trente mille; c'était énorme! Puis, figurez-vous les difficultés du débarquement, le choix de l'assiette du camp, les ménagements de diplomatie entre trois Puissances jalouses et ombrageuses, ajoutez à cela les angoisses de la maladie qui dispute sa proie pied à pied; vous aurez une faible idée de la position du Maréchal de Saint-Arnaud.

Un grand et sublime penseur, Jos. de Maistre, a dit que, "*le sang est l'engrais de cette plante qu'on appelle génie.*" L'histoire démontre cette profonde vérité.

La guerre, les grandes révolutions, les grandes catastrophes impriment leur sceau sur les hommes qui les dirigent, les surmontent ou les arrêtent. En face du péril, devant l'ennemi, en présence du fleau qui va dévorer les soldats que l'Empereur lui a confiés, l'âme et les facultés du Maréchal s'aggrandissent, se dilatent et se multiplient. Son courage n'est plus que de l'héroïsme; sa pensée semble avoir revêtu le caractère de l'inspiration d'en Haut et sa volonté manie quatre-vingt-dix mille hommes, d'un Continent à l'autre, avec une promptitude qui tient parfois du prodige.

Varna! quel nom dans les fastes militaires du monde! quelle page lugubre de la guerre d'Orient; mais aussi, quel laurier impérissable pour l'immortel vainqueur de l'Alma!

A Varna, le Maréchal de Saint-Arnaud appelle à son aide ces Anges de la terre qu'on nomme Sœurs de Charité. Il leur montre ses soldats, et sûr que la Croix et la voix de de la religion guérissent bien des maladies, il fait savoir au monde que le catholicisme seul pouvait former de telles femmes.

A Varna, le Maréchal de Saint-Arnaud réunit plusieurs fois, chez lui, Omer-Pacha, Lord Raglan, les Amiraux Dundas et Hamelin, Bruat et Lyons, et après un exposé fidèle de la situation politique

et militaire, après avoir comparé, discuté les chances du succès, une descente en Crimée est décidée. C'est ce qu'il nous apprend par une lettre du 19 juillet 1854.

" Cher frère, hier grande et longue conférence d'un intérêt bien saisissant. Tu nous vois d'ici, les amiraux Dundas et Hamelin, Bruat et Lyons, Lord Raglan et moi.

" Oui, ce sera, si l'on veut, une audacieuse entreprise; on en aura peu vu de plus vigoureuses et de plus énergiques. A voir la position où nous sommes, militairement et politiquement, les moyens dont nous disposons, on nous accusera de témérité; soit. Mais est-il possible d'admettre que, devant un ennemi qui se retire et vous brave, deux belles armées, deux belles flottes resteront inactives et se laisseront dévorer par les fièvres? . . . Non, il faut sa part au canon.

" Or, frère, je dépose dans le creux de ton oreille que, vers le 10 août, nous débarquerons en Crimée.

" Je calcule mes moyens, j'accumule mes ressources, et, tu peux le noter, ce sera. Si nous attendons, nous perdons l'armée et la guerre sera sans fin. Ma santé gagne; ma décision prise, j'ai passé une excellente nuit."

Cependant un ennemi, autrement formidable que les Russes, éclate comme la foudre et fait de nombreuses victimes dans l'armée de terre et de mer; "et celui-là, dit-il, je ne puis le détruire à coup de canon, c'est le choléra."

" Je suis au milieu d'un vaste sépulchre, écrivait-il le 9 août, faisant tête au fleau qui décime mon armée, voyant mes plus braves soldats s'éteindre au moment où j'ai le plus besoin d'eux, et n'en continuant pas moins les préparatifs d'une expédition formidable.

" Chaque jour la rend plus nécessaire. Je ne puis rester à Varna; au choléra succéderont les fièvres. Je ne puis relever l'armée que par un coup de tonnerre.

" Y a-t-il eu dans l'histoire beaucoup de situations semblables à la mienne? Mon moral et mon énergie du moins s'élèveront à sa hauteur. Dieu qui me frappe d'une main me soutient de l'autre. Ma santé n'a de longtemps été meilleure, au milieu des chagrins et des soucis qui me rongent, et que je dévore en secret: la mort dans le cœur, le calme sur le front, voilà mon existence.

" Quand tu recevras cette lettre, je serai embarqué pour la Crimée, ou, bien près de l'être. En attendant, je passe cinq heures par jour au milieu des morts et des mourants. Cependant le fleau diminue, les cas sont moins foudroyants et plus rares. Il faut quitter Varna pour ne pas faire comme les Russes qui battent en retraite vers le Pruth, en traînant avec eux vingt-quatre mille malades."

Le 13 août, il écrivait:

" Cher frère, je croyais que le Ciel n'avait plus de calamités à m'envoyer, je l'espérais du moins. Je me trompais cruellement. Le 10 août, à sept heures du soir, comme je descendais de cheval, revenant de visiter mes cholériques, un violent incendie a éclaté dans le quartier marchand de Varna. Un imbécille, tirant de l'esprit de vin, a laissé sa lumière près du tonneau, quelques gouttes ont pris feu, ont enflammé les vêtements de l'homme, qui en fuyant a mis le feu partout. En un moment, dix baraques brûlaient, l'incendie devorait tout, alimenté par les esprits, l'huile, les liqueurs, les allumettes chimiques, que sais-je? Pendant cinq heures nous avons été entre la vie et la mort. Les flammes léchaient les murailles de nos trois magasins à poudre, français, anglais et turcs. Les munitions pour toute la guerre étaient là, huit millions de cartouches. Quatre fois, j'ai désespéré, j'ai hésité à prendre le dernier parti, faire sonner la retraite, signal du sauve qui peut. Dieu m'a inspiré. J'ai résisté, j'ai lutté, envoyé mes adieux à toi, à tous et j'ai attendu le saut! Le vent a changé. Le vide s'est fait à coup de hache, les magasins ont été dégagés. A cinq heures du matin on était maître du feu, qui brûle encore. Le septième de Varna n'existe plus. Une grande partie des magasins français et anglais a été brûlée, les pertes sont considérables, non irréparables.

" Rien ne m'aura manqué, frère; le choléra, le feu, je n'attends plus que la tempête. . . pour la braver aussi.

"C'est le choléra qui m'attriste le plus. Il peut, s'il continue, me clouer dans ce sépulchre de Varna. La flotte est envahie, des vaisseaux ont perdu le dixième de leur équipage. Vois-tu ce que serait le choléra se déclarant dans les troupes entassées!

Le 15, il écrivait; "Je rentre de la Messe Solennelle en plein air, et j'ai passé la revue de mes troupes. Tout cela est encore beau, mais il faudrait un autre pays, un autre climat, une autre santé et des ennemis à combattre.

"Le choléra s'en va de l'armée. Nous avons une amélioration visible, mais malheureusement la saison marche toujours et trop vite. Après tant de traverses et d'épreuves, Dieu me devrait quinze jours de bonheur, ce n'est pas trop."

Le 18, il écrivait à sa sœur; "pendant que vous reposez doucement sous les tranquilles ombrages de Malromé, je me débats contre toutes les complications, toutes les calamités imaginables. Elles m'ont toutes frappé, sans m'abattre cependant. Le choléra, l'incendie, la peste, le feu et l'eau, j'ai tout supporté. Le cœur dévoré de douleur, j'ai présenté à tous et toujours un visage calme et riant. J'ai vu mes amis, mes compagnons d'armes, mes soldats, qui sont mes enfants, moissonnés comme par la foudre, et je suis resté debout sur cet ossuaire. On dirait que dans mon corps brisé par les souffrances, usé par le travail et la pensée, les forces augmentent, en raison de leur décroissance chez tous ceux qui m'entourent. Quelle épreuve au bout de ma vie! J'en sortirai, ma sœur, parce que j'ai foi et que j'ai un cœur qui ne faiblit devant rien. Si je succombe, je serai tombé avec honneur; c'est le seul sentiment d'orgueil que je me permette.

"Quand vous recevrez cette lettre, je serai embarqué ou bien près de l'être. Priez pour les combattants de Crimée. Quel siècle! quelle armée!... Moi, je voudrais un grand coup, une belle victoire et ensuite un repos absolu."

"Le 23 août, il écrivait à son frère, "quand tu liras cette lettre, je serai en mer depuis le 2 septembre. La plus redoutable flotte que depuis longtemps on ait vue, si l'on en a vu de pareille, voguera vers la Crimée pour y vomir en vingt quatre heures, à la barbe des Russes, soixante mille hommes et cent trente pièces de canon. Nous dépassons Agamemnon, et notre siège ne durera pas aussi longtemps que celui de Troie. Il y a dans l'armée plus d'un Achille, pas mal d'Ajax et plus encore de Patrocles. Tout ira bien, mes ordres sont donnés, et Dieu aidant, la France aura, en octobre, à enregistrer un de plus hardis faits d'armes de son histoire militaire.

"Je t'ai exposé le pour et le contre à l'endroit de Sébastopol. Aujourd'hui je ne vois plus que le pour. Je perdrai moins de monde pour prendre Sébastopol que j'en ai perdu par le choléra et par les fièvres. C'est une grande responsabilité, il faut savoir la porter, même se mettre au-dessus d'elle, c'est ce que je fais. Si je réussis, je serai un grand homme; si je ne réussis pas, je serai ce que l'on vaudra, mais cela sera débattu, c'est toujours une consolation. Quant à moi, j'ai la conscience intime que je fais ce que je dois. Peu importe le reste."

"Je souffre, écrivait-il le 28, à la Maréchale, mais tu sais que je sais souffrir... peut être le repos forcé de la traversée me remettra-t-il? Dans tous les cas, je me connais et je sais qu'au moment solennel la machine se remontera au diapason le plus élevé, dût-elle ensuite retomber affaîcée sur elle-même. J'ai éprouvé cela bien des fois dans ma vie. Dieu ne me retirera pas sa grâce au moment où elle me sera plus nécessaire."

Le 31, il lui écrivait: "Maintenant, chère amie, il ne s'agit plus de songer aux obstacles, il faut les vaincre. Il n'y a plus à reculer, la tâche de chacun est tracée, le devoir et l'honneur parleront, et l'entraînement du canon fera le reste. Je tâcherai, d'ailleurs, de prendre si bien mes mesures que l'on sera surpris en voyant la rapidité du résultat. Malgré les souffrances que j'endure, j'ai encore foi en mon étoile. Nous ne sommes pas venus de si loin, nous n'avons pas supporté tant de traverses pour venir échouer au port."

Le 2 Septembre, il lui mandait, "Chère Louise, je me lève dans les conditions les plus tristes du monde, nuit atroce, faiblesse, souffrance, coup de vent dans la rade, pendant toutes les contrariétés

imaginables, physiques et morales. Malgré tout, je m'embarque à deux heures, et je serai à Baltechick à quatre."

Le même jour, il écrivait à son frère, "Enfin, nous partirons et tu peux garder la pensée bien arrêtée que je ferai le possible, rien que le possible et le sage, mais vigoureusement.

"Il est temps que cela finisse, frère, car mes forces s'usent et la maladie qui me mine prend des proportions effrayantes. Jour et nuit, des crises atroces qui se rapprochent et deviennent plus violentes.

"Par une dernière grâce d'état, ma figure ne dit rien de mes souffrances, et pour tout le monde je représente. Mon énergie fait le reste. Le jour du débarquement, le jour d'une bataille, je retrouverai du ressort, mais après..."

En effet, douze jours après, le 14 septembre 1854, le débarquement des troupes françaises et anglaises s'opérait à Old-Fort. Sept jours après, il frappait un grand coup: le monde entier allait retentir du bruit de la belle et immortelle victoire de l'Alma.

Champ de bataille d'Alma, le 21 septembre 1854.

"Victoire, victoire, ma Louise bien-aimée; hier 20 septembre, j'ai battu complètement les Russes, j'ai enlevé des positions formidables défendues par plus de quarante mille hommes qui se sont bien battus; mais rien ne peut résister à l'élan français, et à l'ordre, à la solidité anglaises. A onze heures j'ai attaqué; à quatre heures et demie les Russes étaient en pleine déroute, et si j'avais eu de la cavalerie, je leur prenais plus de dix mille hommes. Malheureusement je n'en ai pas.

"L'effet moral est immense. Le champ de bataille sur lequel je bivouaque, sur l'emplacement même qu'occupait le prince Menschikoff hier, est jonché de cadavres russes. J'ai douze cents hommes hors de combats, les Anglais quinze cents. Les Russes doivent en avoir de quatre à cinq mille. Mes ambulances sont pleines de leurs blessés, que j'envoie à Constantinople avec les miens. Ils ont laissé plus de deux mille fusils et sacs sur le champ de bataille. C'est une magnifique journée, et la bataille d'Alma figurera honorablement à côté de ses sœurs de l'Empire. Les zouaves sont les premiers soldats du monde..."

"Les Anglais sont tombés sur des redoutes très fortes et sont plus maltraités que moi. De plus j'ai perdu moins de monde, parce que j'ai été plus vite. Mes soldats courent, les leurs marchent. Aujourd'hui, je reste ici pour l'évacuation de mes blessés, l'enterrement de mes morts et le renouvellement de mes munitions. Demain 22, à sept heures du matin, je marche sur la Katcha. Si je trouve les Russes, je les bats encore et je reste le 23 à la Katcha. Le 24, je serai au Belbeck..."

"L'enthousiasme des troupes est admirable. *Vive l'Empereur! Vive le Maréchal!* voilà leur cri, toute la journée. Toute l'armée m'aime et a grande confiance en moi.

"Ma santé se soutient, je suis resté hier douze heures à cheval, et toujours sur *Nador*, qui a été magnifique, galopant au milieu des boulets, le soir comme le matin. J'ai pris la voiture du prince de Menschikoff avec toute sa correspondance. Tout ce qu'il y a de forces disponibles en Crimée était devant moi hier. Cela ne m'empêchera pas de prendre Sébastopol.

"Adieu, ma Louise, Dieu nous protège! Sois calme et tranquille. Voilà une belle page à enregistrer dans nos états de service."

Helas! pourquoi fut-elle la dernière?

Quelques jours après, ce corps que son âme guerrière avait animé jusqu'à ce grand coup, succomba à la maladie. La France venait de perdre un de ses meilleurs soldats et le monde un de ses plus grands génies militaires.

Le premier sermon de Fénelon, ou

L'HISTOIRE DU PETIT PIERRE.

Il y a deux cents ans, au temps de Fénelon, c'était l'usage, pour les jeunes gens qui se destinaient à l'état ecclésiastique, de s'essayer à parler en public au moyen

de certains exercices oratoires. Dans ce but, on réunissait souvent, dans les plus beaux palais de Paris, une brillante assemblée de Seigneurs et de Dames chrétiennes, en présence desquels on faisait parler les jeunes aspirants.

Fénélon avait quinze ans et portait déjà l'habit ecclésiastique. Il était pieux comme un ange, plein de grâce et de modestie, laborieux, déjà savant, et surtout *très charitable envers les pauvres*. Son père, le marquis de Fénélon, choisit le palais de Boufflers pour les débuts de son jeune Abbé, assuré qu'il était d'un succès éclatant. En conséquence, malgré les résistances du modeste Fénélon, le jour fut fixé, et la plus brillante compagnie fut invitée pour former l'auditoire.

Déjà tous les Seigneurs et grandes Dames de la Cour de Louis XIV avaient pris place dans le grand salon, préparé à cet effet, et l'on s'étonnait de ne pas voir paraître le jeune Prédicateur. Son père fort impatienté de ce retard qu'il ne comprenait pas, tâchait d'excuser l'abbé auprès de Madame de Boufflers et des principaux personnages de la compagnie.

Enfin, le jeune Fénélon entre dans la salle, et le front couvert d'une modeste rougeur, il prend place devant une table préparée à cet effet. Chacun fait silence.

« Messieurs et Mesdames, dit-il, je vous demande pardon d'avoir fait attendre un aussi illustre auditoire ; mais eût-il fallu vous faire attendre une heure de plus, et le Roi lui-même eût-il été présent ici, je n'eusse point hésité à le faire. En arrivant à l'Hôtel de Boufflers, j'ai aperçu dans l'angle d'une maison un pauvre petit Savoyard, couché par terre et à moitié couvert par les flocons épais de la neige qui tombe en ce moment. Doulousement surpris de ce spectacle, je me suis approché de ce malheureux enfant. « Que fais-tu là, mon petit ami ? lui ai-je dit. Il se mit à fondre en larmes et sans répondre à ma question, il a murmuré ces paroles de désespoir : « Je veux mourir. »

Mourir, mon pauvre petit ? Tu es donc bien malheureux ? Tu n'as donc personne qui t'aime ?

« Oh ! oui, mon bon Monsieur, je suis bien malheureux, s'écria l'enfant. Je suis perdu ! Je ne puis plus retourner chez ma mère ; je n'ai plus qu'à mourir. »

Je lui demandai son nom, son âge et les causes de ses chagrins ; et voici comment il m'a raconté son histoire :

« Je m'appelle Pierre, j'ai douze ans. Je suis Savoyard, et j'ai quitté le pays et ma mère depuis bientôt cinq ans. J'ai travaillé tant que j'ai pu à ramoner les cheminées et j'ai mis de côté ce que j'ai gagné, afin de pouvoir le plus tôt possible revenir au pays et rapporter à ma bonne mère un petit magot. J'avais économisé son sur son, liard sur liard, et j'avais trois cent quinze francs cachés sous une brique dans le pauvre grenier où je couche. Le cœur tout content, je m'apprétais à partir avec deux parents, qui retourneront en Savoie, et voici que ce matin, quand j'ai levé ma brique pour prendre mon trésor et le réunir dans un sac pour l'emporter, j'ai trouvé la place vide... On m'a tout volé... Je n'ose plus retourner au pays : je n'ai donc plus qu'à mourir, car je suis trop malheureux. »

« Tel est, Messieurs et Mesdames, continua Fénélon, l'abrégé du récit que m'a fait le pauvre petit Pierre, qui pouvait à peine parler, tant il sanglotait et tant il avait froid. Je l'ai pris dans mes bras et l'ai porté jusque chez le concierge de cet Hôtel, auquel je l'ai confié.

« Puisque la Providence m'a fait rencontrer sur mon chemin cette occasion de faire une bonne œuvre, je n'ai pas voulu la laisser échapper ; et puisque ce petit pauvre de Jésus-Christ a pour asile momentanément l'Hôtel même où vous êtes tous réunis pour m'entendre, j'ai cru devoir vous demander de coopérer à cette bonne action, et j'ai préféré vous parler du pauvre Savoyard, plutôt que de vous adresser le discours que vous attendiez de moi.

« Je vous demande donc, au nom de Notre Seigneur Jésus-Christ, père des pauvres, consolateur des affligés, de réunir en ce moment vos aumônes en faveur de mon petit protégé dont le sort est ainsi entre vos mains. Une pièce d'argent ou d'or est peu pour vous ; mais pour ce pauvre enfant, c'est beaucoup ; c'est la joie, la vie et le bonheur. Donnez, Messieurs, donnez, Mesdames ; Dieu lui-même vous le rendra. »

Pendant ce sermon improvisé, et d'autant plus touchant qu'il était plus simple, bien des yeux se mouillèrent de larmes, que n'aurait point provoquées un autre discours. Le jeune abbé Fénélon, tout ému lui-même, et, il faut le dire, un peu confus de sa témérité, s'appréta à faire la quête en faveur du pauvre Pierre, lorsque celui-ci, conduit par la Marquise de Boufflers, qui l'avait fait quérir par un de ses gens, fut introduit au milieu de la noble et brillante assemblée.

La vue du pauvre enfant, dont le visage gracieux et naïf exprimait, à la fois, la douleur et l'ébahissement, ranima les bons sentiments que le récit de Fénélon avait excités dans tout l'auditoire. On interrogea l'enfant, et dans son *patois original* il raconta de nouveau les détails que nous venons de dire. Madame de Boufflers à son tour plaida sa cause avec autant d'esprit que de charité, et déclara qu'elle voulait elle-même faire la quête dans le *bonnet brun* du petit Savoyard.

« Je vous avertis seulement, dit-elle avant de commencer, que je ne *reçois que de l'or*. »

N'en ayant point sur elle, elle détache une de ses boucles d'oreilles qui fut son offrande. Les louis et les doubles louis tombèrent comme grêle dans le vieux bonnet, qui n'avait jamais assisté à une pareille fête. Le bon Fénélon pleurait de joie dans une chambre voisine, où il avait été cacher son émotion.

La quête fut de *deux mille francs* : l'enfant croyait rêver et ne voulait pas croire que tout cet or fut pour lui ; quand il en fut bien convaincu, il se mit à sauter en pleurant et en riant, oubliant toutes les personnes qui l'entouraient et ne pensant plus qu'à sa mère.

La Marquise de Boufflers, après avoir respectueusement remercié Fénélon, au nom de toute l'assemblée, de la soirée vraiment excellente qu'il venait de leur faire passer à tous, garda pour quelques jours le petit Savoyard dans sa maison, où il fut soigné par ses ordres. Elle l'habilla de la tête aux pieds, lui donna de jolis cadeaux pour son père, sa mère, ses frères et ses sœurs, lui paya son voyage ; et, complétant la somme de trois mille francs, elle se chargea de la faire parvenir en sûreté à la mère de l'enfant.

Tel fut le premier sermon de Fénélon. Dans la suite, quand il fut prêtre et Archevêque de Cambrai, il est possible qu'il en ait fait d'aussi bons ; mais il est bien sûr qu'il n'en a jamais fait de meilleurs.

Buffon et son valet de chambre.

Le célèbre Buffon raconte que, dans sa jeunesse, il aimait beaucoup le sommeil; ce qui lui enlevait le meilleur de son temps.

Un jour, dit-il, je promis à mon valet de chambre un écu, chaque fois qu'il m'aurait fait lever avant six heures. Le lendemain, le voilà donc près de mon lit, à l'heure convenue; mais moi, au lieu de me lever, je lui dis des sottises. Joseph, (c'était son nom) se retire, plus peiné d'avoir perdu ses trois francs que des sottises que je lui avais dites. Aussi, le jour suivant, il ne manqua pas de se trouver encore près de mon lit, à la même heure; et je dois confesser à ma honte, que je ne me conduisis pas mieux que la veille.

Le troisième jour, il se présenta encore, mais cette fois je refuse nettement de me lever, et lui défends de venir de nouveau me troubler.

Alors, à bout de voies et ne voulant pas renoncer à la petite pièce promise, mon brave Joseph, sans se déconcerter, enlève les draps, prend une cuvette d'eau froide dont il s'était muni, me la jette sur la poitrine et s'enfuit. Cette fois il fallut bien se lever; bientôt je rappelle mon valet de chambre, par un coup de sonnette: il arrive tout tremblant. "Rassure-toi, Joseph, lui dis-je avec calme; tiens, voilà tes trois francs pour m'avoir fait lever, et en voilà trois autres pour ton eau."

Je dois, ajoute Buffon, à ce pauvre Joseph, trois ou quatre volumes de mon *Histoire Naturelle*.

Que de temps perdu par un sommeil trop prolongé!

BIBLIOGRAPHIE.

Journal d'un voyage en France et lettres écrites d'Italie; par Thomas William Allies. Traduit de l'anglais par M. J., 1 vol. in-8o br., 50 cents, chez J. B. Rolland & Fils.

Voici un livre qui, lorsqu'il parut, produisit une vive sensation en Angleterre, il valut même à son auteur des poursuites devant ses supérieurs ecclésiastiques protestants. Certes voilà déjà un grand honneur, car rien ne déconcerte ni ne discrédite tant un écrivain que le

Sans faire une minutieuse analyse de l'ouvrage que

nous avons entre les mains, voyons seulement et sommairement quels sentiments animent M. Allies et qu'elles idées sa plume, car il est bon de savoir que lorsqu'il écrivit son ouvrage, il était un des plus ardents coryphées de l'église anglicane, et aujourd'hui, laissez-nous le dire, M. Allies est catholique romain.

M. Allies écrit comme il a vu. Son journal est une suite de notes de voyage sans autre ordre que la succession des jours; feuilles volantes écrites chaque soir, et où viennent se grouper les impressions; les faits tels et à mesure qu'ils ont été recueillis, sans phrases prétentieuses, sans apparente liaison, mais tous marqués du cachet de la sincérité et du naturel. C'est un panorama où les hommes, les choses, les institutions, les monuments et les événements, les idées peints des cou-

leurs les plus vives, se déroulent tour à tour devant nos yeux et justifient pleinement le titre de *Journal* que l'auteur donne à son ouvrage. Protestant loyal et pardessus tout sincère, M. Allies s'était proposé d'étudier l'église catholique, moins au point de vue des dogmes qu'au point de vue des institutions qu'elle a inspirées. Il a étudié sans haine, sans parti pris, avec une pureté d'intention et une plénitude de bonne foi qui doivent lui mériter l'estime de ses lecteurs. Voici, en peu de mots, comment M. Allies indique lui-même dans une courte introduction, le but de son voyage.

"Peu de voyageurs anglais, dit-il, croient digne de leur attention d'examiner l'action de l'église dans les pays qu'ils parcourent... Je ne me demande pas si la doctrine romaine est vraie ou fautive, pure ou corrompue, je l'envisage simplement comme un fait. Au point de vue, il n'y a pas de spectacle plus digne de remarque pour un esprit sérieux que l'église romaine. Comme ecclésiastique anglais, je ne pense pas qu'il soit sincère, honnête, chrétien, ni sûr, de fermer les yeux à un semblable fait lorsqu'il se produit dans le monde. Je crois que c'est un devoir de chercher à en acquérir l'intelligence...."

Le but est net et franc, n'est-ce pas! Aussi travaille-t-il en conséquence. Tout le développement de la hiérarchie ecclésiastique, tous les ordres religieux d'hommes et de femmes, tous les séminaires, noviciats, en un mot, toutes ces œuvres multipliées de charité qui chaque jour, font perdre du terrain au vice et à la misère en en faisant gagner à la vertu: voilà le tableau qui se présente aux regards de M. Allies, et dont, par ses patientes investigations, il réunit tous les traits épars. Tout lui est digne d'attention, rien ne lui paraît indifférent, ni la beauté et le sens caché des moindres cérémonies, ni les merveilles de l'art religieux et sa renaissance encore incomplète. M. Allies avait vu les phénomènes permanents de l'existence de l'église, il en avait vu aussi les accessoires; cela ne lui suffit pas; il veut encore voir et examiner en détail les phénomènes exceptionnels, qui n'ont jamais manqué à l'église. M. Allies a voulu voir les miracles et connaître les martyrs. Il a vu et il a connu. Il a pris, avec un soin particulier les renseignements les plus minutieux sur tout. Mais abrégons, car nous avons promis de ne pas entrer dans de longs détails. La vie extérieure, si variée et cependant si harmonieuse de l'église a quelque chose de frappant pour les âmes de bonne foi comme celle de M. Allies: on le conçoit, mais ce n'est pas assez: lorsque la raison se heurte contre des faits incontestables, elle veut en pénétrer la cause. Qui soutient tout cet immense édifice? Quel esprit l'anime? *quæ mens agitat molem?* L'église vit, dure, s'accroît, plus on la persécute et plus elle est glorieuse; elle opère un bien réel; quelles sont les doctrines, les institutions, les forces et l'esprit caché, quel est le principe secret et puissant qui agit sur elle....? Telles sont les questions pressantes que se fit M. Allies et auxquelles il consacra plusieurs pages des plus remarquables. Rarement un plus noble, plus intelligent, plus incontestable témoignage a été rendu à l'église catholique.

L'ECHO DU CABINET DE LECTURE PAROISSIAL, revue hebdomadaire, publiée par J. B. Rolland & Fils, 6, rue St. Vincent, Montréal — Abonnement: \$2 par année, payables d'avance.

Des Presses à air dilaté d'Eusèbe Sénécal, 4 rue St. Vincent, Montréal.